

CONFÉRENCE SUR LUCRÈCE

PLAN :

1. La physique de Lucrèce

- a. Un monde fait de matière et de vide
- b. L'invention de l'atome : de Démocrite à Lucrèce
- c. Clinamen et mécanique des fluides : Lucrèce, Archimède... et Michel Serres
- d. Une vision rationaliste et unitaire du monde : des trombes aux séismes, tous les phénomènes physiques relèvent d'une seule explication

2. Lucrèce et Darwin

- a. Vénus et l'élan vital
- b. Une naissance qui ne doit rien aux Dieux
- c. Il n'y a pas de providence
- d. Un univers non finaliste (en cohérence avec la physique)

3. Morale et philosophie de l'Histoire

- a. L'héroïsme de la connaissance
- b. Morale du plaisir... et de l'ascèse
- c. Un monde – le nôtre – qui court à sa mort : une philosophie pessimiste ?

4. Une démarche proprement scientifique

- a. Observation, empirisme, et foi dans la sensation, seule source de vérité (contre Platon) : un monde connaissable
- b. Explications multiples, et « époque » : l'on donne plusieurs explications possibles d'un phénomène, en sachant qu'une seule est vraie.
- c. Cohérence d'un système qui rend compte de l'ensemble du monde connu.

5. Lucrèce et la rhétorique

- a. Convaincre Memmius : les ressources de la rhétorique
 - i. La poésie, le miel et l'absinthe
 - ii. Emporter la conviction : enthymèmes, preuves, démonstrations
- b. Créer un langage philosophique : lexique et notions nouvelles.

Introduction :

- Selon les lectures, Lucrèce passe tantôt pour un extraordinaire visionnaire qui, de l'évolutionnisme à la physique nucléaire, aurait tout prévu, voire tout inventé, tantôt au contraire pour un poète, très en-deçà de son maître Épicure, et qui prête à sourire par les naïvetés de ses observations.
- D'une admiration sans borne qui tend à en faire un demi-dieu, à la condescendance amusée que l'on accorde à un enfant, il y a sans doute une juste mesure : essayons à la fois de montrer ce que Lucrèce doit à une très solide connaissance de la science de son temps, et ce que les scientifiques contemporains peuvent encore trouver chez lui.

I. La physique de Lucrèce

- a. Un monde fait de matière et de vide :** Le livre I du *De Natura rerum* pose le principe essentiel de la physique Lucrétienne : il n'y a rien en dehors de la matière et du vide. Il reprend à son compte la théorie de la matière selon Démocrite ; concernant tout d'abord la matière, il la considère comme faite d'atomes, de forme et de densité variée, et qui correspondent à la plus petite unité possible de matière ; le mot *atomos* signifie en grec « qui ne peut être coupé ». Il estime donc, contre Anaxagore par exemple, qu'en physique, contrairement aux mathématiques, il doit y avoir une limite dans la petitesse : l'infiniment petit n'existe pas. Ces atomes appartiennent à un nombre limité de catégories (ce qui a été confirmé par la chimie moderne : cf. le « tableau des éléments » de Mendeleïev) ; contre Anaxagore encore, et sa célèbre théorie de l'homéométrie (le bois est composé d'une infinité d'atomes de bois, l'eau d'atomes d'eau etc., ce qui suppose une infinité d'espèces d'atomes, pour rendre compte de la diversité de l'univers), Lucrèce établit une analogie entre l'alphabet et l'atome : de même qu'avec un nombre limité de lettres on peut composer, par combinatoire, un nombre infini de mots, de même, avec un nombre limité d'atomes différents, on peut composer toute la diversité de l'existant. C'est un pas décisif dans la théorie de la matière. Enfin, Lucrèce pose l'existence du vide, contestée par Anaxagore, Empédocle,... et jusqu'à Descartes. Il faudra attendre Torricelli, puis Pascal et sa fameuse expérience du Puits de Dôme pour en démontrer l'existence – hors de laquelle le mouvement, et en particulier celui des atomes, demeure bien difficile à penser. Le vide, « *inane* », existe non seulement entre les êtres, mais à l'intérieur même des êtres, expliquant leurs différences de densité, de texture... Entre le solide et le fluide, entre le fluide et le gazeux, la différence provient d'une plus ou moins grande quantité de vide entre les atomes. Que cette quantité change, et la densité de l'objet change aussi, l'eau se solidifie, ou au contraire se transforme en vapeur...
- b. Un univers en expansion illimitée :** contrairement à des systèmes quelque peu étriés et tendant à réduire l'Univers à notre système solaire, Lucrèce pose dès le livre I (vers 951 et suivants) le caractère illimité de l'univers. Au delà de notre système, il en existe d'autres, à l'infini. (I p. 36, 958-967 ; II, 1048-1066, p. 80-81)
- c. L'invention de l'atome : de Démocrite à Lucrèce :** Lucrèce n'est certes pas l'inventeur de l'atome ; de nombreux philosophes, que l'on appelle notamment les « pré-socratiques » s'étaient interrogés sur la matière, le vide (dont certains, comme Anaxagore, niaient l'existence), et l'origine de l'univers. La théorie atomiste n'est d'abord qu'une hypothèse : aucun moyen matériel ne permet, avant les inventions de l'optique, d'en valider l'existence. Il faut donc procéder par analogie – ce que l'on ne voit pas, comme le vent, peut fort bien exister... – et par déduction : le linge sèche, la bague s'use au doigt qui la porte... Cela nous mène à l'hypothèse des particules, et de celles-ci à l'atome. Démocrite

d'Abdère (460-360) avait déjà fait ce chemin ; sa théorie est proche de celle de Lucrèce, sauf qu'il imagine une infinité d'atomes différentes.

d. **Clinamen et mécanique des fluides : Lucrèce, Archimède... et Michel Serres :**

Pour cette partie, je m'appuierai essentiellement sur l'ouvrage de Michel Serres, *Lucrèce ou la naissance de la physique*.

L'idée de clinamen – une déviation aléatoire de la trajectoire normalement rectiligne et strictement parallèle des atomes – a longtemps passé pour la preuve de l'absence de toute scientificité, aussi bien chez Lucrèce que chez l'ensemble des Épicuriens. Lucrèce introduisait ainsi la liberté dans un univers strictement déterminé par des lois physiques... et cela parut incohérent. Ça l'est, effectivement, si l'on se borne à la physique telle qu'elle fut majoritairement pratiquée par les Européens, à partir du Moyen-âge : la physique des solides. Mais c'est oublier que les Romains étaient avant tout des hydrauliciens, et que leur physique était essentiellement une mécanique des fluides. Mais revenons un peu en arrière :

i. **Qu'est-ce que le clinamen ? une déviation, « aussi petite qu'il est possible » (I, 244).** Or l'expression *nec plus quam minimum*, nous dit Michel Serres, vient de Démocrite, et elle désigne une différentielle, un angle infinitésimal correspondant à l'angle de la tangente entre une droite et une courbe. Il n'y a pas de courbe sans tangente, pas de courbure sans angle minimal : donc pas d'atomisme sans déclinaison. Et cela met à mal l'idée selon laquelle l'épicurisme ne serait pas mathématique : mais c'est que nous n'avions pas vu sur quelle mathématique il se fonde : le calcul différentiel, et la mécanique des fluides. Et, quasiment contemporain d'Épicure, Archimède publiait précisément *l'Arénaire*, qui présente un modèle atomiste (la mécanique des fluides appliquée aux grains de sable, comme modèle de la circulation des atomes).

ii. **Du clinamen à la trombe :** en mécanique des fluides, dans un flux laminaire (fait de lamelles strictement parallèles, comme le mouvement des atomes) se produit toujours, à un moment aléatoire (*incerto tempore, incertis locis*, dit Lucrèce), une turbulence, liée précisément au clinamen. Un angle infinitésimal produit une perturbation. Cf. Michel Serres, p. 97 : « dans le flux à trois dimensions, dès l'instant suivant, la turbulence forme poche. Une poche locale où les flux, dérivés, reviennent sur eux-mêmes. En ce lieu de singularité, ces flots échangent leurs directions, leurs forces, leurs volumes. Et cet échange peut être, par hasard et temporairement, homéorrhétique. Le monde que nous connaissons est, par exemple, une telle poche. Fragile et protégé par le toit rond de la déclinaison minimale. Stable instable par l'homéorrhésis. » Notre monde est donc le produit, purement aléatoire, d'un clinamen infinitésimal qui s'est produit à un moment quelconque. Ce qui l'arrache à un quelconque finalisme : il n'est ni l'œuvre des Dieux, ni le produit d'un dessein, mais le seul fait du hasard.

iii. **Un monde aléatoire, et destiné à mourir.** Le monde dans lequel nous vivons reste relativement stable. Non pas « stable », mais « homéostatique » : comme la mer, qui sans cesse gagne et perd de l'eau, reçoit l'eau des fleuves et du ciel et s'évapore, mais en définitive ne déborde jamais, parce qu'elle perd plus qu'elle ne gagne, de même notre monde connaît une relative stabilité : les naissances compensent à peu près les morts. Le clinamen permet de rompre avec la traditionnelle antithèse entre Parménide et Héraclite, entre le repos et le mouvement : la stabilité de notre

monde est en fait un équilibre des flux – un équilibre imparfait, soumis à l'universelle entropie. Notre univers n'est pas plus la réalisation merveilleuse d'un dessein providentiel, qu'il n'est destiné à durer pour l'éternité. Il s'use, la terre devient moins féconde, et les séismes, qui montrent l'oscillation de la terre sur un axe, puis le retour à l'équilibre, permettent d'anticiper sur un « big one » qui la précipiterait dans l'abîme...

- e. **Une vision rationaliste et unitaire du monde : des trombes aux séismes, tous les phénomènes physiques relèvent d'une seule explication :** Le mouvement des atomes, modifié de manière aléatoire par le clinamen, et qui produit un mouvement de trombe, ou de tourbillon, avant un « retour à l'équilibre » toujours susceptible d'être remis en question. C'est cette unité d'explication, cette unité de principe, qui témoigne du caractère scientifique de l'explication. Les mêmes causes, on le sait, produisent les mêmes effets.

II. Lucrèce et Darwin

Nous nous fonderons pour cette partie sur la conférence de Joël Barreau, présentée le 4 avril 2006 au Muséum d'histoire naturelle de Nantes. Comme on le sait, Lucrèce, à plusieurs reprises, rejette l'idée d'une évolution des espèces : telles elles sont apparues une fois, viables, telles elles restent dans la suite des temps... Et pourtant, par bien des aspects, Lucrèce apparaît bien comme un précurseur de Darwin, un de ceux qui ont rendu possible l'évolutionnisme.

- a. **Vénus et l'élan vital :** Le livre I du *De Natura rerum* s'ouvre sur un hymne à Vénus – une Vénus qui n'a rien de transcendantal (Lucrèce affirme, plus loin, que les Dieux n'ont aucune part à la vie des hommes ; ils ne subsistent plus que pour donner un modèle idéal d'ataraxie...) Une Vénus immanente à notre monde, où elle représente l'élan vital... Un élan vital qui l'amène certes, à vaincre et à dominer Mars, incarnation de la guerre ; mais l'on peut aussi penser que Vénus et Mars sont indissociables : l'élan vital, Éros, ne va pas sans une lutte pour la vie, où seuls les plus viables, les plus robustes l'emportent...
- b. **Une naissance qui ne doit rien aux Dieux :** Mais c'est surtout dans la naissance de notre monde que Lucrèce se montre « darwinien » avant la lettre. Celui-ci n'est en effet en aucune façon le résultat d'un projet, d'un dessein divin, mais le simple résultat, aléatoire, de la loi des grands nombres, et des mouvements incessants des atomes. Ceux-ci s'agglutinent, font naître des êtres... S'ils sont viables, ils dureront, parviendront à se reproduire : les espèces existantes sont nées. Sinon, si ce sont des monstres, alors ils disparaîtront sans laisser de trace. Cf. I, 1021-1051, p. 38-39 ; repris au livre V)
- c. **Il n'y a pas de providence :** les dieux ne sont donc pour rien dans la naissance de notre monde, ni dans celle des millions de mondes qui composent notre univers illimité : c'est le hasard de la combinatoire qui lui a donné vie. Dès lors, aussitôt, il a été l'objet de l'entropie, qui le conduit tout aussi inéluctablement à la mort. Dans le cycle « flux lamellaire / clinamen / trombe / retour à l'équilibre », ce dernier n'est jamais parfait, complet. La terre s'use, rien n'indique qu'un séisme plus violent ne l'entraînera pas vers le néant. Mais l'univers n'est pas la création d'un dieu, pas plus que sa disparition ne sera l'effet de sa colère ou simplement de sa volonté. Les phénomènes physiques ne connaissent que la loi des nombres.
- d. **Un univers non finaliste (en cohérence avec la physique) :** Il n'y a donc ni

providence, ni finalité. Les oiseaux n'ont pas des ailes parce qu'un dieu a décidé, un jour, qu'ils voleraient ; ils ont des ailes par le fait d'une mutation aléatoire, qui s'est révélée viable, et donc a perduré. (Cf. IV, 822-857, p. 34-35). Lucrèce n'avait évidemment pas la moindre idée de l'ADN, et du génôme ; celui-ci néanmoins a confirmé son intuition fondamentale : *le finalisme est une illusion*. En cela, Lucrèce s'oppose notamment à Platon et surtout à Aristote... et à une grande partie de la philosophie occidentale.

III. Une démarche proprement scientifique

- a. **Observation, empirisme, et foi dans la sensation, seule source de vérité (contre Platon) :** Contrairement à Platon, mais conformément à la doctrine de Démocrite, et d'Anaxagore, Lucrèce pose un certain nombre de principes :
 - i. Notre univers est accessible à la connaissance ; on peut en donner une description scientifique.
 - ii. La source de notre connaissance est la sensation. Or ceux-ci ne nous trompent pas. Il faut simplement interpréter correctement ce qu'ils nous disent. Quand nous mettons un bâton dans l'eau, nous le voyons cassé ; cette perception est juste. A nous de ne pas en déduire hâtivement que le bâton est effectivement cassé... et de comprendre pourquoi nous le voyons ainsi. Autrement dit, il faut élaborer une théorie de la perception, ce à quoi Lucrèce s'emploiera, après Démocrite et Anaxagore. Cf. le livre IV : *théorie de la vision, et apologie des sens*. Notamment p. 22-24, v.469-521.
 - iii. Enfin, si l'ensemble des phénomènes peuvent s'analyser suivant les mêmes lois, alors il est légitime de procéder par analogie, pour comprendre d'après ce que nous voyons, ce qui est inaccessible à la vue, parce que trop grand ou trop petit. Les mouvements browniens des grains de poussière dans la lumière, ou l'usure des objets, ou encore les tourbillons qui se forment dans l'eau d'un aqueduc, peuvent légitimement nous fournir des modèles pour l'infiniment petit (l'atome) ou l'infiniment grand (l'univers).
- b. **Explications multiples, et « époque » : l'on donne plusieurs explications possibles d'un phénomène, en sachant qu'une seule est vraie :** que l'univers soit entièrement connaissable n'implique pas qu'il soit entièrement connu, ici et maintenant : Lucrèce connaît la modestie du savant, qui sait que l'état des connaissances est limité, faute notamment de moyens d'observation convenables. Pour de nombreux phénomènes, Lucrèce propose donc successivement plusieurs explications, toutes possibles, mais dont il estime qu'une seule doit être vraie. Laquelle ? Il importe de suspendre son jugement en attendant d'avoir les moyens de le dire ; mais il est essentiel de considérer que tout phénomène s'explique d'une et une seule manière. Cf. V, 529-533, p. 70.
- c. **Cohérence d'un système qui rend compte de l'ensemble du monde connu :** ce qui signe également le caractère scientifique du système Lucrétien, c'est sa capacité à expliquer, de manière cohérente, l'ensemble des phénomènes connus. Aucun n'échappe à cette théorie, qui frappe par sa simplicité (un nombre limité d'atomes, le vide, le mouvement et les lois de la mécanique des fluides...) et sa cohérence. Dans le livre I, Lucrèce s'amuse à réfuter les systèmes antérieurs, d'Héraclite à Empédocle et à Anaxagore, en insistant justement à la fois sur leur complication, et leur incapacité à rendre compte de tous les phénomènes. Et dans le livre VI, il multiplie

les explications rationnelles de phénomènes trop souvent considérés comme des prodiges ou des messages des dieux : foudre, éclairs, arc-en-ciel, séismes...

IV. Morale et philosophie de l'Histoire

- a. **L'héroïsme de la connaissance** : il y a un point commun évident entre Hésiode (*Les Travaux*) et Lucrèce : tous deux veulent promouvoir un « nouvel héroïsme », qui ne doive rien à l'épopée guerrière, et qui soit, en somme, « civil » et « civique ». Hésiode oppose d'entrée de jeu la « mauvaise Éris » (la guerre) à la bonne, et les « travaux » guerriers, porteurs de mort, fondés sur le pillage, la razzia et le massacre, aux « Travaux » des champs, porteurs de vie, de sociabilité et de justice. De son côté, Lucrèce oppose la piètre figure d'Agamemnon, roi guerrier, sacrifiant sa fille « pour donner aux vaisseaux grecs une bonne et heureuse sortie du port » et leur permettre d'entamer leur œuvre de mort, et la haute stature d'Épicure, parti explorer au-delà des bornes de notre univers, et en rapporter le seul butin qui vaille : le savoir, et la sagesse. Il y faut de l'héroïsme (comme il en fallait, sans doute, pour rejeter les valeurs dominantes de l'épopée et des « mauvais rois »...) : l'exemple d'Anaxagore, condamné à l'exil pour avoir osé monter la nature purement matérielle de la lune et du soleil, en témoigne. Écouter la « vraie doctrine », s'arracher à l'influence délétère des prêtres et de la religion, consiste à rejeter toutes les idées communément admises sur l'origine de l'univers, la nature des Dieux et celle de l'âme, le destin de l'homme *post mortem*... et à se mettre au ban de la société. N'oublions pas que la religion Romaine était une religion d'État, et que si les Romains pratiquaient volontiers le syncrétisme, ils n'admettaient pas l'athéisme... pas plus que les Grecs, comme en témoignent les procès d'Anaxagore et de Socrate. Par conséquent, outre l'énorme travail sur soi qui consiste à mettre en question ce qui peut paraître une évidence, la somme des idées que la société dans laquelle on vit nous offre « toutes faites », l'adhésion à une telle philosophie suppose une bonne dose de courage.
- b. **Morale du plaisir... et de l'ascèse** : Les Épicuriens souffrent d'une double image contradictoire, en ce qui concerne leur morale ; tantôt – et c'est la version la plus ancienne et la plus répandue, ils seraient des adeptes de la vieille antienne dostoïevskienne incarnée par les Karamazov : « Alors, si Dieu n'existe pas (ou s'il ne s'occupe pas de nous, ce qui revient au même), tout est permis ! » ; ce qui signifie, d'une part, que l'individu est incapable de se donner seul une morale et des limites, et qu'en l'absence de « père fouettard » il fait n'importe quoi ; et d'autre part, bien sûr, c'est nier que la première source de la morale, et celle qui se rappelle à nous avec le plus de vigueur, c'est la vie en société. Si une cité veut vivre, ne pas se résumer à la guerre de tous contre tous, il faut bien qu'elle élabore des lois... Voilà donc la première version de la « morale » ou de l'amoralisme épicurien : des pourceaux sans foi ni loi, ce qui est injuste pour les épicuriens – et pour les pourceaux. L'autre version, représentée par Michel Onfray, reproche au contraire aux Épicuriens, une morale ascétique, refusant, au nom de l'ataraxie, tout ce qui fait la saveur de l'existence : la passion, destructrice et aliénante (et Lucrèce, effectivement, condamne l'Amour fou : **IV, 1058-1170, pp. 42-46**), les plaisirs trop intenses et que l'on paie trop cher. Une lecture attentive du *De Rerum natura* permet cependant de douter que Lucrèce ait été homme à se contenter de la maigre tartine de fromage de son maître Épicure – lequel obéissait d'ailleurs peut-être davantage aux caprices

d'un estomac défaillant plus qu'aux principes de la morale. Relisons l'hymne à Vénus : c'est un hommage à la vie, au plaisir amoureux, décrit d'ailleurs sans la moindre fausse honte... L'œuvre toute entière est un hymne à la joie, à la vie, au bonheur ! Tableaux d'une nature aimable et vivante, hymne à Vénus... Lucrèce chante le plaisir poétique, et ne condamne nullement le miel dont un médecin adroit enduit la coupe d'absinthe, pour mieux la « faire passer » à l'enfant ! Lucrèce ne prône pas l'ascèse : il rejette simplement les erreurs humaines qui amènent plus de souffrances, de tourments, que de réelle satisfaction : la passion, mais aussi l'ambition, la guerre...

c. Un monde – le nôtre – qui court à sa mort : une philosophie pessimiste ?

i. L'on peut avoir l'impression, lorsque l'on parcourt le *De Natura rerum*, que Lucrèce se complaît dans une sorte de « dolorisme » romantique. En tous cas, il n'invite pas à une satisfaction béate et aveugle, qui refuserait la cruauté du monde comme il va. Sur le plan physique, tout est soumis à la loi de l'entropie : la terre s'use, produit moins, s'épuise ; l'érosion use tout, même les objets les plus solides ; le « retour à l'équilibre » n'est jamais parfait, le déséquilibre s'accroît, notre monde est condamné à disparaître... (cf. **livre V**) Faut-il pour autant s'en alarmer ? Certes, la perspective, pour nous autres hommes, n'est pas réjouissante ; mais à l'échelle de l'univers ? Un monde meurt, les atomes se dispersent... mais c'est pour reconstituer, ailleurs, un autre monde, qui à son tour disparaîtra. La mort est la loi de la vie, elle en est la condition même... Autant le savoir. Et inutile de s'en affliger. Il en est de même sur le plan individuel : à peine né, un individu vieillit, l'entropie est à l'œuvre... Et alors ? Avant de naître, nous n'étions rien, nous ne sentions rien. Ce qui viendra après notre mort n'est pas plus terrifiant... A nous de faire en sorte que cette parenthèse entre deux néants qu'est notre vie ne soit pas absurdement perdue dans des tourments qui n'en valent pas la peine ! (Cf. **la Prosopopée de la Nature, III, 931-962**). Quant à la philosophie de l'Histoire, elle n'est pas plus optimiste en apparence. Lucrèce ne croit nullement en les billevesées de l'Âge d'or ; mais il ne croit pas non plus que l'Histoire ait un sens, et un sens montant... La preuve : la peste d'Athènes, qui clôt le livre VI, et semble faire pendant à l'hymne à la vie du Livre I. La mort, la violence, la guerre sont partout. Faut-il pour autant s'en émouvoir ? Au sage de demeurer à l'écart, et de trouver sa propre voie vers la sagesse, en commençant par acquiescer au réel tel qu'il est...

ii. Ce que prône Lucrèce, c'est la LUCIDITÉ. On n'atteint pas le bonheur en se berçant d'illusions, bien au contraire : c'est le meilleur moyen d'entretenir la peur. Il faut au contraire connaître l'univers tel qu'il est, rejeter les fausses peurs, tout ce qui empoisonne la vie des hommes. La foudre, le séisme ne sont pas la volonté d'un Dieu courroucé ou capricieux, mais de purs phénomènes physiques. Cela ne les rend pas moins destructeurs, mais on peut tenter de les parer. Quand un volcan entre en éruption, il ne sert à rien de prier : la seule chose raisonnable à faire est de se mettre à l'abri... si on peut. Cf. *Suaue mari magno...* II, 1-19

iii. Le tragique fait donc partie de la vie, il en est l'essence même. La mort est partout, comme l'entropie – puisque c'est avec de la mort que l'on fait de la vie, et qu'il faut bien que les combinaisons d'atomes se désagrègent pour que d'autres se recomposent. Mais la philosophie tragique est le contraire du pessimisme : l'ataraxie ne consiste pas à se cacher dans un

trou avec une couverture sur la tête, mais à accepter, lucidement, la part du tragique dans notre existence. Et à tenter, au minimum, de ne pas tomber dans les panneaux que l'on peut éviter. Ce n'est pas une philosophie du refus, du repli – mais du *consentement au réel*.

V. V- Lucrèce et la Rhétorique :

a. Convaincre Memmius : les ressources de la rhétorique.

i. **La poésie, le miel et l'absinthe** : rappelons la métaphore du **livre I, v. 936-950** : la poésie aurait donc pour fonction de « plaire », de « charmer » et par là-même de persuader ; rappelons au passage que la poésie est un art relativement récent chez les Romains ; Ennius, seul grand poète connu avant Lucrèce, et qui d'ailleurs constitue son modèle, date du début du second siècle, soit 150 ans avant Lucrèce (imaginons un poète d'aujourd'hui, dont la tradition littéraire remonterait, au plus, à la fin du 19^{ème} siècle...) ; mais en même temps, Lucrèce, par l'usage de l'hexamètre dactylique, se rattache à une tradition bien plus ancienne et plus prestigieuse : celle d'Homère, et surtout d'Hésiode, premier poète didactique. Dans un monde où la transmission était encore essentiellement orale, la musique, le rythme de l'hexamètre, les jeux sonores qu'il permettait, le recours à des vers formulaires permettait de créer une sorte d'hypnose, qui emportait la conviction. Lucrèce cherchait à fasciner son auditoire, comme un aède.

ii. **Emporter la conviction : les moyens de la démonstration** : Mais Lucrèce ne se contentait pas de faire appel aux techniques de la poésie et de la diction ; le Livre I, qui à lui seul contient toutes les formes de persuasion, permet de s'en convaincre.

1. **l'évocation lyrique** : hymne à Vénus, éloge d'Épicure... Parmi les plus belles pages de la poésie lyrique latine. Cf. aussi, hors du livre I, l'hymne à Cybèle, ou l'évocation tragique de la peste d'Athènes...
2. **le diptyque célébration / dénonciation** : éloge d'Épicure / sacrifice d'Iphigénie (où Lucrèce se sert des traditions religieuses pour mieux les dénoncer)
3. **Satire et ironie** : voir la réfutation de ses adversaires, notamment Héraclite, ou encore la piètre image d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie. On peut songer aussi à la description des « illusions de l'amour » (**livre IV, 1153-1170**) qui inspirera Molière...
4. **La démonstration rigoureuse**, marquée par la multiplication des marqueurs logiques : cf. p. 9
5. **Les descriptions concrètes, tirées de la vie quotidienne** et dont la multiplication, comme la description vivante et pittoresque, emportent la conviction : cf. p. 11-12, preuves de l'existence des atomes ;
6. **Le raisonnement par analogie** : le visible permet de comprendre l'invisible.
7. Ajoutons, dans d'autres livres, **d'autres moyens rhétoriques**, tels

que **la prosopopée** (Livre III, 931-951), le dialogisme...

8. **Enfin, la présence permanente d'un destinataire**, Memmius, que l'on encourage, dont on prévoit les craintes ou les objections... et auquel les lecteurs (ou les auditeurs) vont s'identifier. Memmius est à Lucrèce ce que, beaucoup plus tard, Lucilius sera à Sénèque.

b. Créer un langage philosophique : lexique et notions nouvelles.

*« Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
difficile inlustrare Latinis uersibus esse,
multa nouis uerbis praesertim cum sit agendum
propter egestatem linguae et rerum nouitatem. » (I, 136-139)*

Création non pas de mots, mais d'expressions pour rendre compte de notions nouvelles : *natura*, *materies*, *corpus* pour la matière, *inane*, *uacuum* ou *locus* pour le vide, *corpora prima*, *primordia rerum*, *semina rerum* pour désigner tantôt les atomes, tantôt les molécules. En bon Romain, Lucrèce se refuse à importer des mots (seule exception, dans le Livre I, l'*homoeoméria* d'Anaxagore, encore s'en excuse-t-il...) ; il doit donc se servir d'une langue peu apte à l'abstraction et dépourvue d'un lexique philosophique dont le grec est si riche. D'où l'emploi nouveau de certains mots (*materies*, bois de construction avant d'être la matière), ou l'ambiguïté de bien d'autres : ainsi « *ratio* », tantôt la « raison », tantôt la « théorie », et tantôt, simplement, la « manière » ou le « moyen ». Mais l'on sent une volonté de traiter de sujets nouveaux dans une langue claire, assouplie, et accessible à tous : d'où le refus du jargon, et, par exemple, de néologismes. A l'opposé d'Héraclite, qu'il méprise, Lucrèce se veut avant tout vulgarisateur et pédagogue, et ce n'est pas le moindre de ses mérites.

Conclusion : ne pas faire de Lucrèce un savant contemporain – la science à ses yeux est assujettie à une morale – ni un darwinien avant la lettre : il croit en la fixité des espèces. Cela n'enlève rien à la modernité de sa démarche, entièrement empirique, rationnelle, et qui révèle des connaissances bien plus assurées qu'on ne le croit généralement. Ce n'est pas un « poète qui fait de la science » mais un poète-scientifique.

Par ailleurs, Lucrèce est bien « un philosophe pour aujourd'hui » :

- par sa démarche scientifique, sa volonté d'examiner tout à la seule lumière de l'observation et de la raison : voir l'importance de la « *uera ratio* », le rejet des préjugés et des croyances ;
- par son acceptation du tragique, son refus de toute « consolation » illusoire, sa volonté de lucidité ; en cela, il est proche, par exemple, de Camus.
- par sa réflexion linguistique aussi : sur le pouvoir du langage (métaphore du miel que le médecin met sur la coupe pour faire accepter le médicament), sur sa nature combinatoire – qui sera reprise par les linguistes contemporains, et s'oppose notamment au « cratyliste » d'un Platon – et enfin par sa volonté de « créer sa propre langue », de créer une langue véritablement scientifique, mais en même temps accessible à tous.